

UNE ÉTHIQUE DE LA RÉPULSION AU SIÈCLE D'OR ESPAGNOL :

L'INSULTE CONTRE LES JUIFS CHEZ FRANCISCO DE QUEVEDO

PIERRE-LAURENT SAVOURET
UNIVERSITÉ DE SAVOIE (L.L.S.)

Pour comprendre pourquoi et comment Francisco de Quevedo insulte les Juifs dans ses satires poétiques au début du XVII^e siècle, il est d'abord nécessaire de planter rapidement le décor social et politique de l'Espagne du Siècle d'Or.

L'empire espagnol domine alors l'Occident, riche de l'or des Amériques et de la certitude qu'il est le défenseur de la Chrétienté. L'Espagne, surtout la Castille, croit avoir été désignée par Dieu pour repousser les Turcs infidèles, éliminer les hérésies réformistes et évangéliser les sauvages des Amériques. Mais si Dieu a placé sa confiance dans les Castillans, ceux-ci se doivent en retour d'être irréprochables d'un point de vue religieux, aussi bien dans leurs pratiques culturelles que dans l'essence même de ce qu'ils sont.

Or, l'Espagne est une terre ouverte à toutes les invasions et les migrations, et y ont co-existé les trois religions du Livre pendant plusieurs siècles. Vue du reste de l'Europe, l'Espagne est encore au XVI^e une terre de Musulmans, de Juifs et de paganisme, un brassage religieux et ethnique peu compatible avec le destin providentiel qu'elle veut se forger. Certes les pogroms anti-juifs, l'instauration de l'Inquisition en 1478, la Reconquête achevée par les Rois Catholiques en 1492, l'expulsion des Juifs cette même année, l'expulsion des morisques (les descendants des musulmans d'Espagne) en 1609 sont autant de tentatives de purifier l'Espagne de ses éléments indésirables, mais cela ne suffit pas à réprimer une paranoïa collective toujours plus forte dans une Espagne déchirée qui doute de plus en plus de sa puissance.

En effet, restent présents dans la société espagnole les scories infamantes du passé, et les pires d'entre elles sont bien sûr celles laissées par le peuple décideur : les Juifs. Les Juifs ? Il n'y en a presque plus un siècle après leur expulsion. Seuls restent ceux dont les aïeux ont préféré abjurer publiquement leur foi et devenir catholiques plutôt que de quitter l'Espagne ; ces convers sont pour certains devenus de parfaits catholiques quand d'autres ont pratiqué un crypto-judaïsme de plus en plus réprimé. Mais si la plupart d'entre eux ont renoncé à leur foi, beaucoup ont conservé leurs pratiques culturelles¹.

Lorsque le crypto-judaïsme a pratiquement disparu, ce sont donc les convers et leurs descendants que l'on pourchasse en les accusant de perpétuer des usages hébraïques dont on fait la preuve de leur hérésie. Puis l'on s'en prend finalement à ces nouveaux chrétiens qui ont réussi à gommer toutes les traces visibles de leur judaïté, non plus cette fois pour des questions religieuses ou culturelles, mais bien raciales. Pour ce faire l'on invente les statuts de pureté de sang qui barrent l'accès à l'élite sociale à ceux qui ne peuvent prouver leur identité de vieux chrétiens².

Par ailleurs, lorsqu'en 1580 Philippe II annexe le Portugal, il redevient le souverain de nombreux Juifs qui y avaient été expulsés. Beaucoup d'entre eux s'établissent alors à la cour et prospèrent autour du pouvoir, notamment lorsque s'installe aux affaires Olivares, le favori de

1 Antonio Dominguez Ortiz, *Los Judeoconversos en España y América*, Ed. Itsmo, Madrid, 1971.

2 Albert A. Sicroff, *Les controverses des statuts de « pureté de sang » en Espagne du XV^e au XVII^e siècle*, Didier, Paris, 1960.

Philippe IV. Et quand celui-ci ne parvient pas à inverser la décadence espagnole, il est accusé d'avoir favorisé le retour des Juifs.

C'est dans ce contexte que Francisco de Quevedo y Villegas (1580-1645), vieux chrétien et fier de l'être, furieux de voir son pays frappé par la ruine économique et perdre sa domination politique et militaire, voit dans les Juifs non seulement le bouc émissaire qui lui permettrait de purger son fiel, mais encore l'explication divine de l'échec de l'Espagne. Si Dieu retire sa confiance dans l'Espagne, c'est que celle-ci est impure, et l'impureté, ce sont les Juifs.

Il s'emploie donc à théoriser cette accusation dans des pamphlets³, puis à la verbaliser dans des écrits romanesques⁴ et poétiques dans le but ultime de convaincre de la nocivité des Juifs pour l'Espagne, et de susciter un sentiment de dégoût à leur égard. La satire poétique est le genre où l'on retrouve le plus souvent et sous les formes les plus osées cette éthique de la répulsion, car si l'essai fait appel à l'intelligence du lecteur, la poésie veut aussi créer une réprobation pulsionnelle contre les Juifs. L'insulte est l'une des formes employées par l'auteur pour ainsi stigmatiser les Juifs comme tels et en construire une image repoussante. Si la fonction offensive de l'insulte est primordiale, il faut cependant signaler d'autres finalités possibles : la virtuosité poétique, l'effet comique ou le règlement de comptes personnel.

Ces satires étaient écrites et recopiées, puis diffusées de façon informelle, sans mention d'auteur le plus souvent, dans Madrid et quelques autres grandes villes. Les parchemins circulaient de main en main, étaient lus publiquement afin d'amuser la galerie des illettrés dans les tavernes, sur les places ou dans des cénacles plus privés. Il s'agit donc d'une insulte publique, médiatisée, semi-clandestine mais qui atteint toutes les classes sociales.

Elle se présente dans deux rapports de communication différents allant de l'insulte contre la masse anonyme – et d'ailleurs quasiment inexistante comme on l'a vu – des crypto-juifs, jusqu'à l'insulte contre un adversaire individuel dûment nommé – le poète Luis de Góngora est la principale victime de ces satires personnelles, mais pas la seule. Deux catégories donc différentes mais complémentaires, car accuser un ennemi individuel de judaïser, c'est signaler qu'il appartient à la catégorie collective et qu'il en porte donc tous les stigmates. Et dans les deux cas, la société espagnole est le véritable destinataire, pris à témoin de l'infamie du sujet satirisé.

Dans le cas de l'insulte collective, nous avons affaire à une situation bien particulière puisque le satiriste s'en prend apparemment à un groupe social fantasmé, les Juifs. Son but est de faire croire au lecteur / auditeur que ces Juifs existent, mais qu'ils sont cachés sous une apparence de vieux-chrétiens, afin de frapper l'Espagne de malédiction. La mission que se fixe Quevedo est d'appeler ses concitoyens à reconnaître le péril juif dans le descendant de convers, la véritable cible de ses satires. L'insulte a donc la fonction de marquer l'ennemi afin de révéler sa duplicité, de l'identifier publiquement, non pas grâce à un *sambenito*⁵ ou une étoile jaune mais par le verbe, et de le détruire socialement, voire, dans un second temps, physiquement. L'insulte est donc la première attaque d'une guerre à mort contre un peuple à exterminer.

Comment? En tissant un réseau de concepts stéréotypés autour de la figure du Juif afin de dénoncer sans le nommer – on peut parler de conceptisme baroque. Car le mot Juif, ses dérivés et ses synonymes (convers, marrane, portugais), qui sont toujours des insultes sous la plume de Quevedo, sont relativement rares dans son œuvre satirique (19 occurrences dans près de 363 pièces⁶). En

3 Francisco de Quevedo, *Execración contra los judíos*, ed. Crítica, 1996; dans ce pamphlet, Quevedo développe un discours paranoïde à l'encontre du « péril juif ».

4 Certains passages du *Buscón*, le grand roman picaresque de Quevedo, sont clairement antisémites.

5 Le *sambenito* est une tunique revêtue par les condamnés par l'Inquisition et accrochée ensuite dans les églises afin que la société garde mémoire de l'infamie de la famille de la victime.

6 Je me suis servi pour cette étude sur la satire poétique de Quevedo du recueil édité par José Manuel Blecua, *Poesía original completa*, ed. Planeta, 1996.

revanche abondent les désignations allusives à ce personnage. Quel meilleur moyen en effet pour signifier que le nouveau chrétien se dissimule sous les traits des vieux chrétiens que de le faire exister par des indices et alimenter de la sorte une suspicion collective ?

Ainsi dans son sonnet contre un juge⁷, il s'emploie à faire naître chez le lecteur l'image du Juif uniquement par une accumulation d'insultes périphériques à celle de Juif en le traitant successivement de Pharaon, de Ponce Pilate, d'assassin, d'avoir été condamné par l'Inquisition, de ne pas manger de cochon, d'avoir une noblesse douteuse, d'être un déicide. On constate dans cette liste que l'auteur use d'allusions très variées (Ancien et Nouveau Testament, caractérisations sociales, culturelles, généalogiques) dont le but est de figer le personnage du Juif dans un stéréotype confondant deux époques (biblique et contemporaine) mais débouchant sur une seule conclusion : la nocivité du groupe social des nouveaux chrétiens.

Dans l'ensemble de la satire poétique de Quevedo, on peut classer comme suit les différents types d'allusion au Juif qui deviennent autant d'insultes : les caractérisations physiques (essentiellement le grand nez⁸), psychologiques (un comportement plaintif, la convoitise), professionnelles (les métiers du commerce ou de la fonction publique), culturelles (ne pas manger de porc), religieuses (judaïser), bibliques (évocation de l'histoire des Hébreux et de la Passion du Christ), sociales (rapport à l'Inquisition et aux statuts de pureté de sang), généalogique (dialectique nouveaux / vieux chrétiens) et hygiéniques (dialectique du pur et de l'impur).

L'insulte alimente donc un système conceptiste qui traverse l'œuvre de Quevedo mais aussi la société espagnole du Siècle d'Or. Dès lors, quand Quevedo s'en prend à un ennemi individuel désigné et, par une simple allusion, le marque comme Juif, c'est tout le réseau conceptuel qu'il active. D'où la puissance de la charge et au bout du compte un effet de saturation confinant à un sentiment de répulsion.

Arrêtons-nous sur des exemples de satires contre Luis de Góngora, nouveau chrétien et rival dans les lettres de Quevedo. Dans ces 17 pièces poétiques, les insultes anti-juives sont nombreuses et variées, mais les plus fréquentes et les plus virulentes sont construites autour de l'opposition conceptuelle pur / impur. Cette antinomie permet en effet d'activer tous les thèmes satiriques de prédilection de Quevedo : le beau / le laid lorsqu'il parle de la poésie de son adversaire, le sale / le propre lorsqu'il parle de ses mœurs, le Juif / le Chrétien lorsqu'il parle de son identité.

Ainsi, dans la pièce 827 de l'édition de Blecua, Quevedo commence de la sorte :

Par les saletés que tu as chantées
et par la longueur de ton nez,
Au-delà de ce que tu dis,
que tu n'es pas propre tu as montré.⁹

La référence à la taille du nez nous oriente vers un discours antisémite complété par l'antinomie sale / propre, car propre (*limpio* en espagnol) nous renvoie à la pureté de sang (*limpieza de sangre* en espagnol). Ce glissement permet d'associer tout le riche champ poétique de la merde à la problématique des convers et par là même faire naître un sentiment de répulsion à l'encontre des Juifs et de leurs descendants.

L'exemple suivant confirme cette idée (pièce 840) quand Quevedo qualifie Góngora d'

Homme chez qui la propreté / pureté (*limpieza*) est si rare
(et je ne parle pas de ses racines)

7 Pièce 603.

8 Le sonnet 513 est entièrement consacré à cet organe.

9 Les traductions sont de moi et ne sauraient rendre toute la richesse du texte original.

que jamais, que je sache,
la merde n'a quitté sa bouche.

Dès lors, il suffit à Quevedo de faire allusion à la saleté pour qu'immédiatement un lecteur averti pense à la judaïté (ici évoquée par l'allusion aux racines). Dans la pièce 825, on trouve le même phénomène quand il écrit :

Les couplets que vous tenez pour bons
sont tellement sales à regarder,
qu'on les donne chez l'apothicaire
pour faire vomir.

Une fois de plus, le sale (*sucio* en espagnol) active son opposé, le propre (*limpio*), et lance le lecteur sur la piste du Juif. La mention d'une profession pratiquée par les convers (apothicaire) confirme l'intuition.

La pièce 831 est plus claire encore à cet égard. Quevedo y explique que le meilleur usage à faire des poèmes de Góngora, c'est de se torcher avec, bien que l'étonne le fait qu'« *un papier si dépourvu de propreté / pureté (limpieza)* » puisse nettoyer quoi que ce soit.

D'une manière générale, toute impureté, c'est-à-dire tout mélange, scorie, souillure, malformation, hybridité, ambiguïté vient nourrir l'imaginaire antisémite dans le but de faire passer le nouveau chrétien pour un être déshumanisé (« *À peine homme* » dit-il de Góngora dans le poème 829) et animalisé (« *chien* », « *vermisseau* », « *rapace* », « *charogne* », ...). Plus intéressantes encore sont les insultes de « *perroquet* »¹⁰ et de « *chauve-souris* »¹¹, animaux ambivalents : le perroquet tente de parler comme un homme et parade avec ses belles couleurs tel le courtisan convers qui parade à la cour auprès d'Olivares et veut faire croire qu'il a le prestige d'une ascendance de vieux-chrétien ; mi-oiseau, mi-mammifère la chauve-souris vit cachée dans les ténèbres, prête à venir boire le sang de ses victimes, tels les courtisans juifs du favori disposés à lui prêter à des taux élevés l'argent dont a besoin l'Espagne.

Les insultes de monstres sont également très fréquentes : « *cyclope* », « *basilique* », « *tarasque* », « *cancer* », « *harpies* », « *Jérôme Bosch des poètes* ». Tout cela nous conduit vers l'inquiétant, l'effrayant et le repoussant. Mieux encore, pour signifier la monstruosité du Juif, Quevedo s'emploie à créer des images répugnantes (des personnages au nez croissant tel celui de Góngora qui rejoint sa bouche) et va jusqu'à créer des mots monstrueux, hybrides, à base de suffixations douteuses ou de néologismes barbares (*naricísimo infinito* : narinissime infini, *jerigongora* : jargongora). L'auteur donne ainsi à penser l'idée d'impureté par des mots impurs.

Le génie de Quevedo se manifeste particulièrement lorsqu'il détourne le langage poétique de Góngora pour en faire des parodies dénonciatrices. Ainsi, dans la pièce 841, après avoir copieusement taxé Góngora de Juif, il insère un des vers de son rival, tiré des *Solitudes* : *humo anhelando el que no suda fuego* (la fumée aspirant celui qui ne transpire pas le feu). Le lecteur avisé y verra une allusion au bûcher inquisitorial et s'amusera de voir que les vers de Góngora trahissent sa véritable identité, son « aspiration » à judaïser.

La déformation du gongorisme au style érudit est l'insulte la plus achevée car la satire qui en résulte n'est parfois plus qu'un salmigondis de vocables hybrides et impurs évoquant plus l'invocation satanique d'un être malfaisant que la chaste poésie castillane. Ce n'est plus le mot qui est une insulte, mais l'idée que la cible est l'énonciateur d'un discours impur. Le poète crée des monstres poétiques pour mettre à jour la monstruosité et la dangerosité de son rival.

10 Pièce 828.

11 Pièce 784.

Voici les 4 derniers vers du sonnet 838 :

pues ructas viscerable cacoquimia,
farmacofolorando como numia,
si estomacabundancia das tan nimia,
metamorfoseando el arcadumia.

Cela ne veut rien dire mais inquiète, effraie, répugne. On reconnaît des racines latines et grecques qui évoquent l'intérieur du corps (viscères, estomac), la maladie (caco-chyme, la racine pharmaco). Les mots sont des monstres hybrides nés d'accouplements contre-nature (*farmacofolorando*, *estomacabundancia*). Tout cela n'est qu'une éructation (*ructas*) prêtée à Góngora qui se veut l'exact opposée de la poésie, l'inverse de la pureté. Et Quevedo en fait la preuve de la nocivité de son adversaire qu'il entend démasquer et accuser publiquement de tromperie sur son apparence de poète et de vieux chrétien en utilisant ses propres vers comme autant de preuves à charge. Plus précisément il donne à voir la nature authentique de son ennemi, en montre l'intérieur où niche sa véritable identité masquée après métamorphose (*metamorfoseando*).

C'est ainsi que Quevedo bâtit une éthique de la répulsion à l'encontre des nouveaux-chrétiens et pousse l'insulte à un degré de signification si haut qu'elle ne veut plus rien dire de précis que l'indicible : on sort de l'idée, on entre dans le domaine de la passion, du rejet instinctif, du réflexe de dégoût, de la répulsion.

Et le lecteur écœuré par la simple évocation des Juifs doit trouver en eux l'explication des défaites de l'Espagne et de l'abandon de Dieu.